Le crépuscule des patriotes

Texte dramatique de Miguel Palacios

Miguel PALACIOS

(Traduction de Gregoria Palomar)

auteur dramatique

Résumé : Miguel Palacios met en scène une situation extrême pendant les premiers jours (juillet 1936) de la guerre civile espagnole à Séville : un fils, capitaine au service des Nationalistes (en espagnol « *nacionales* » ou « *rebeldes* ») de Queipo de Llano qui vient de prendre Séville, essaie de convaincre son père, colonel républicain, de se soumettre pour éviter la mort.

Mots-clés : guerre civile-Séville-violence

Abstract: Miguel Palacios depicts an extreme situation during the early days (July 1936) of the Spanish Civil War in Seville: a son, a captain in the service of Queipo de Llano's Nationalists ("*nacionales*" or "*rebeldes*" in Spanish) who have just taken Seville, tries to convince his father, a Republican colonel, to submit to avoid death

Keywords: civil war-Seville-violence

Cette œuvre est basée sur des faits réels.

Les personnages

LE COLONEL

Colonel Santiago Mateo. Colonel de Cavalerie fidèle à la République. Père du capitaine.

LE CAPITAINE

Capitaine Juan Mateo. Capitaine du camp rebelle[1]. Fils et avocat de la défense du colonel.

[1] Le camp rebelle, soulevé contre la II République, c'est à dire les « nationalistes » (« *nacionales* », en espagnol), le camp des généraux insurgés, parmi lesquels Franco.

LE COMMANDANT
Commandant à la tête du peloton d'exécution.

Tout au long du texte, le signe / indique une interruption soudaine.

Dans sa cellule le COLONEL MATEO, sa veste d'uniforme déboutonnée, regarde par la fenêtre qui donne sur la place d'armes. À l'extérieur, une funeste salve d'exécution. Le COLONEL baisse la tête et ferme très fort les yeux.

La porte s'ouvre. Le CAPITAINE MATEO entre, en tenue de cérémonie. Une serviette à la main. Le COLONEL ne fait même pas mine de se retourner. Un coup de grâce retentit. Un autre. Le COLONEL attend un moment, puis se retourne vers le nouveau venu. Expression de surprise sur son visage.

LE COLONEL : *(Avec dégoût.)* Toi ?

LE CAPITAINE : Ça t'étonne donc tant ?

LE COLONEL : *(Distant.)* Capitaine, mettons-y les formes. (*Il boutonne sa veste.)*

LE CAPITAINE : Père/

LE COLONEL : « Colonel », pour vous. « Colonel », si cela ne vous ennuie pas, et si cela vous ennuie aussi.

LE CAPITAINE : Vous préférez peut-être que je vous dise « monsieur ».

LE COLONEL : Le vouvoiement me suffira…, sinon vous pouvez tout de suite repartir d'où vous venez.

Le CAPITAINE pose la serviette sur la table.

LE CAPITAINE : La situation est extrêmement grave.

LE COLONEL : Ça dépend pour qui…

LE CAPITAINE : Pour vous, père, pour vous.

LE COLONEL : Capitaine, je suis Colonel de Cavalerie de l'Armée espagnole.

LE CAPITAINE : *(Sans attendre la fin de la phrase précédente.)* Je sais, je sais.

LE COLONEL : Je vous serais reconnaissant, à l'avenir, de vous adresser à moi en mentionnant mon rang. Je ne le répéterai pas. « Colonel », ce n'est pas difficile. « Co-lo-nel », on a dû vous l'apprendre à l'école militaire.

Dans une cellule voisine, un prisonnier commence à chanter L'Internationale en italien.

LE CAPITAINE : C'est quoi ce bordel ?

LE COLONEL : Nous y sommes ! *(Il sourit et agite la main au rythme de la chanson.)*

LE CAPITAINE : Ça vous amuse ?

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

Le COLONEL fredonne des fragments de la chanson.

Arrêtez avec vos stupidités. Vous n'avez jamais été de gauche.

LE COLONEL : J'adore cette chanson. Je me demande pourquoi je ne m'en étais pas rendu compte jusqu'à maintenant. *(Il continue à fredonner.)*

Une porte métallique s'ouvre violemment. L'ITALIEN s'arrête brusquement de chanter. Bruit de coups, des injures en italien. Des gémissements.

LE CAPITAINE : Il l'a bien cherché.

Le COLONEL retourne à la fenêtre.

LE COLONEL : C'est un communiste italien. Le soulèvement militaire l'a pris par surprise à Séville. Le pauvre type a été arrêté par les légionnaires de Castejón[2] quand ils ont pris le Pumarejo[3].

LE CAPITAINE : Et on ne lui a pas encore réglé son sort ?

LE COLONEL : Il est parent d'un proche de Mussolini. Tu vois bien, le gentil garçon qui s'est révolté contre papa et maman. Queipo[4] le garde enfermé ici en attendant de décider ce qu'il fait de lui… Qui sait s'il ne me survivra pas.

LE CAPITAINE : Ne dis pas cela.

Sans s'attendrir le moins du monde, le COLONEL le tance du regard.

LE CAPITAINE : Je vais vous faire sortir d'ici.

LE COLONEL : Je n'ai pas peur de la mort, capitaine. En fait, il y a peu de choses qui me fassent peur, et l'une d'entre elles est devant moi.

Le CAPITAINE ne répond pas.

Si tu étais mort en combattant pour l'Espagne c'eût été moins douloureux que de te voir devenu un traître.

[2] Antonio Castejón Espinosa (Manille 1896-Madrid 1979), commandant de l'infanterie dans la légion espagnole, Haut-commissaire d'Espagne au protectorat du Maroc, à Tétouan. Soulevé, aux côtés de Yaguë, Queipo de Llano, Franco, contre la république espagnole, en juillet il est en Andalousie. À la tête de sa colonne de légionnaires, il occupe plusieurs villes d'Andalousie et participe, dans la nuit du 14 au 15 août 1936, au massacre de Badajoz.

[3] Le Pumarejo est l'un des quartiers de Séville situé dans la zone Nord-Est du centre historique de Séville. En 1936, ce quartier, composé surtout d'une population ouvrière et communiste, nommé par les nationalistes le « quartier rouge », résista, avec les quartiers de Triana (nommé le « Moscou sévillan ») et San Julián, à la prise de Séville par les nationnalistes.

[4] Le général de division Gonzalo Queipo de Llano (Tordesillas 1875-Séville 1851), l'un des généraux soulevés contre la Seconde république. Il est responsable de la terrible répression en Andalousie qui fit près de 50 000 victimes.

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

Le CAPITAINE : Vous… Vous êtes… Tu es…

LE COLONEL : Quel triste paradoxe ! La biche qui nourrit les louveteaux qui la dévoreront quand ils seront devenus des loups. Voilà ce que tu es devenu, mon fils, un loup. Et voilà ce que tu es, un loup parmi les loups. (*Il hurle plusieurs fois.)*

En voyant le CAPITAINE confus, le COLONEL éclate d'un rire amer.

LE CAPITAINE : Ce n'est pas drôle.

LE COLONEL : Mais si, ça l'est. Votre bataille est perdue d'avance, vous ne le voyez pas, capitaine ?

Il faut quelques secondes au CAPITAINE pour comprendre à quoi il fait allusion.

LE CAPITAINE : Je suis un bon avocat.

LE COLONEL : Et un traître.

LE CAPITAINE : Qui ai-je trahi ? La République ?

LE COLONEL : L'Espagne.

LE CAPITAINE : Les traîtres ce sont Azaña[5] et sa bande de charlatans. Nous, nous sommes en train de rétablir l'ordre.

On entend une nouvelle salve d'exécution.

LE COLONEL : Voilà ! Vous avez entendu ? Vous avez là la confirmation de l'ordre que vos généraux sont en train d'imposer aux Espagnols. En moins de quinze minutes, une autre dizaine de compatriotes a été anéantie.

On entend un coup de grâce. Deux. Trois.

Combien de murs servent aujourd'hui en Espagne pour des exécutions ? Combien d'Espagnols seront enterrés dans une fosse commune ?

LE CAPITAINE : Pas des Espagnols, des rouges. Et il y aura autant de murs que nécessaire pour nettoyer la patrie.

LE COLONEL : Des Espagnols comme vous et moi, parmi eux des militaires dont le patriotisme et le sens de l'honneur les a empêchés de se soulever contre la République. Tous morts, assassinés par vos forces putschistes.

LE CAPITAINE : Une bande de lâches.

[5] Manuel Azaña (Alcalá de Henares 1880- 1940 Montauban), écrivain, journaliste, homme politique, il est élu président de la Seconde République en mai 1936. En 1939, il s'exile en France où il meurt à Montauban.

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

LE COLONEL : Mesurez vos paroles, capitaine, il est facile d'insulter un homme menotté, mais ceci ne vous donne pas raison. Les vôtres ont beau s'enrouler dans des drapeaux, ils n'en sont pas moins une meute de chiens assoiffés de sang.

LE CAPITAINE : Et je suis sûr que vous croyez ce que vous dites.

LE COLONEL : Tu me fais honte ! J'ai élevé mes deux fils comme des hommes d'honneur et regarde-les maintenant, devenus comme ces chiots que les vieilles femmes mettent sur leur genoux pour qu'ils leur tiennent chaud.

LE CAPITAINE : Vous commencez à m'exaspérer, père.

LE COLONEL : Eh bien, faites selon le protocole habituel, pas de chichis avec moi : une balle et c'en sera fini de cette farce. C'est ce que vous faites à Séville depuis que vous avez pris la ville, et la même chose à Badajoz[6].

LE CAPITAINE : Et vous, comment savez-vous cela ?

LE COLONEL : Les nouvelles en prison sont aussi rapides que la poudre. Nous sommes place d'Espagne, capitaine, au cœur du Parc María Luisa, et pas dans une île perdue de l'Océan Atlantique. Où pensez-vous, sinon, que l'on fusille ces hommes ? Vous avez trouvé le moyen de régler définitivement un désaccord : une balle dans la tête et l'affaire est réglée.

LE CAPITAINE : Vous ne me facilitez pas la tâche, colonel. Je vous l'ai déjà dit, je suis un bon avocat, mais je ne fais pas de miracles.

LE COLONEL : Ah ! Et vous croyez qu'on vous a chargé de me défendre parce que vous êtes un bon avocat ?

Le CAPITAINE le regarde avec méfiance.

Ne vous trompez pas, capitaine, on vous a choisi à cause de nos liens familiaux, comme ça mon exécution sera plus que justifiée : « les crimes du Colonel Santiago Mateo étaient si graves que même son fils dévoué, un avocat reconnu, n'a pas pu lui éviter l'échafaud ».

Dans une cellule voisine, le prisonnier italien recommence à chanter L'Internationale.

LE CAPITAINE : Ce fils de pute veut qu'on l'exécute.

LE COLONEL : Non, capitaine, ce qu'il veut c'est faire usage du peu de liberté qu'on lui a laissé. Ce n'est pas si difficile à comprendre, même pour quelqu'un comme vous.

Les deux hommes gardent le silence un instant ; ils écoutent attentivement la chanson, s'attendant à ce que l'inévitable se produise. La porte

[6] Allusion au massacre – entre 2 000 et 4 000 victimes – ordonné par le général Yagüe aux premières heures de la guerre civile à Badajoz dans la nuit du 14 au 15 août 1936.

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

de l'Italien s'ouvre. La chanson s'arrête. Des coups, des insultes… et des gémissements.

LE CAPITAINE : C'est vous qui ne voulez pas comprendre combien le soulèvement était nécessaire. Si vous réfléchissez un peu en tant que militaire et en tant qu'homme vous vous rendrez compte que ce qui arrive est un mal nécessaire.

LE COLONEL : Les exécutions aussi ?

LE CAPITAINE : Aussi. Je vous l'ai déjà dit, il n'y a pas un homme de bien parmi cette vermine dont la nation se libère ces jours-ci. On exécute les éléments dissonants, des bolchéviques dans leur majorité/

LE COLONEL : Et aussi quelques tapettes, n'est-ce pas ?

LE CAPITAINE : Vous exagérez, colonel, et ce dont nous avons le moins besoin aujourd'hui c'est que vous vous comportiez ainsi.

LE COLONEL : Moi, exagérer ! Le mal que l'armée rebelle fait à l'Espagne est d'ores et déjà irréparable. Et ça ne fait que deux mois que la guerre a commencé ! Je peux comprendre que cette boucherie ait été orchestrée par des généraux avides de pouvoir comme Franco, Queipo de Llano, Mola[7]…, mais qu'ils aient perverti des hommes de bien comme mes propres enfants pour qu'ils soient complices d'une telle ignominie, ça, je ne le leur pardonnerai jamais. Au fait, ton frère, où est-il ? Assis sur les genoux de Queipo ? Ah, non, celle-là c'est ta place maintenant, excuse-moi.

Le CAPITAINE, cramoisi, paraît sur le point d'éclater.

Allez, capitaine, allez-vous en. Allez lécher les pieds de votre maître.

Le CAPITAINE s'appuie fortement sur la table et ouvre sa serviette. Sans se retourner vers le COLONEL, il lit les chefs d'accusation à son encontre.

LE CAPITAINE : « Le colonel Mateo Fernández a envoyé une section de Cavalerie au siège du Gouverneur Civil le jour où le Général Don Gonzalo Queipo de Llano, au nom du bien de la patrie, a pris le commandement. Il est accusé d'attenter, par son action et son attitude, à la décision inébranlable et à l'esprit plein d'héroïsme qui furent nécessaires lors de la journée du 18 juillet, jour où aurait pu se produire l'anéantissement de toute la civilisation ».

LE COLONEL : Eh bien, dis donc, dit de cette manière on croirait que je suis l'envoyé de Lucifer à Séville, mais tout ce que j'ai fait le 18 juillet c'est ce que j'ai toujours fait, respecter la chaîne de commandement et rester fidèle au gouvernement.

LE CAPITAINE : Justement, colonel, ce dont on vous accuse c'est d'être resté fidèle à la République pendant le soulèvement, au lieu d'appuyer les valeureux patriotes qui se sont soulevés au péril de leur vie pour rétablir l'ordre.

[7] Emilio Mola y Vidal (1887-1937), l'un des généraux insurgés en juillet 1936. Commandant des forces nationalistes du Nord, il "délivra" l'Alcazar de Tolède assiégé par les Républicains. Il perdit la vie le 3 juin 1937 dans un accident d'avion.

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

LE COLONEL : (*Fatigué.*) Je vous le répète, je suis resté fidèle au gouvernement légitime de ce pays et, par conséquent, à la patrie. Ma vie est simple, capitaine, la caserne le matin, le Cercle des Cultivateurs l'après-midi pour une partie de cartes, et, quand elle est finie, retour à la caserne. J'ai passé toute ma vie dans l'armée. J'ai vécu deux républiques, les années d'Alphonse XIII et celles de Primo de Rivera[8]. Personne ne va me dire ce qu'est ou n'est pas un patriote et personne ne va m'obliger à agir de façon indigne ou déshonorante en me servant de l'ambition ou de la peur, puisque et l'une et l'autre me sont étrangères. Les militaires putschistes ont en effet essayé de m'attirer. Queipo de Llano et Cuesta Monereo[9] m'ont donné des ordres auxquels j'ai effectivement désobéi. C'est ainsi, capitaine, voilà la vérité. Je suis militaire de carrière, je respecte la hiérarchie par-dessus tout, et pour cette raison, en ces années où la vie de notre pays a été si agitée, j'ai compris que ce que l'Espagne sera ou ne sera pas, ce sont les Espagnols qui doivent en décider. C'est bien pour cela qu'il y a des élections, c'est aux urnes de décider, pas à une poignée de militaires ivres de pouvoir et investis sans aucune légitimité comme protecteurs de la patrie. Quelle patrie ces escrocs peuvent-ils défendre ?

LE CAPITAINE : Père, ce qui se joue c'est la peine capitale. Mola a demandé aux membres des conseils de guerre d'être inflexibles.

Le COLONEL s'efforce de retenir une moue de dégoût.

LE COLONEL : Rien ne se joue, capitaine. Mon sort en a été jeté le 18 juillet. Ne vous tourmentez pas, j'étais conscient de ce que me vaudraient mes agissements si Séville tombait aux mains des putschistes.

LE CAPITAINE : Non, non. Il n'en est rien. Il m'est encore possible de vous sortir de là, croyez-moi. Nous dirons que vous n'avez jamais donné cet ordre, nous sèmerons le doute sur la validité des déclarations contre vous et nous demanderons des témoignages en votre faveur, et pas seulement sur le 18 juillet, sur toute votre carrière. Dans tout le pays ceux qui vous connaissent et vous admirent sont nombreux.

LE COLONEL : Quand se tiendra le conseil de guerre ?

LE CAPITAINE : Le 12 septembre.

LE COLONEL : Quelques jours à peine… Ces vauriens ont vraiment peur ! C'est logique, ils brûlent les terres sur leur passage pour que rien ne pousse qui puisse leur nuire. Pourquoi épargneraient-ils leurs prisonniers ? Il vaut mieux les exécuter tous,

[8] La Première République, établie après l'abdication d'Amédée I[er] le 11 février 1873, prit fin en 1874 à la suite de deux coups d'État successifs (janvier puis décembre), donnant lieu au rétablissement de la monarchie (la "Restauration") avec la proclamation d'Alphonse XII, le fils d'Isabelle II. La Seconde République, établie en 1931 après la victoire de la coalition républicaine aux élections municipales et l'abdication d'Alphonse XIII, prit fin en 1939 à la suite de la victoire des nationalistes lors de la guerre civile. Miguel Primo de Rivera (Jérez 1870-1930 Paris) général et homme d'État. Homme fort sous la monarchie d'Alphonse XIII, il imposa, par le *pronunciamiento* (coup d'État) du 13 septembre 1923, une dictature (1923-1930). Avant même la proclamation de la Seconde République, il présente sa démission au roi Alphonse XIII le 28 janvier 1930 et s'exile à Paris. Son fils, José Antonio Primo de Rivera (1903-1936) est le fondateur de la Phalange espagnole

[9] José Cuesta Monereo (Jaén 1895-Madrid 1981) : avec Queipo de llano, stratège du coup d'état à Séville en 1936. Promu par ce dernier chef d'état-major de l'Armée du Sud (*Ejército del Sur*) en décembre 1936.

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

quoi qu'ils aient fait. La stratégie de la terreur. Et c'est ainsi qu'ils prétendent forger un nouveau pays ! Mais de quel pays s'agirait-il ?

LE CAPITAINE : Ne dites pas cela, je vous en supplie. Votre vie ne tient qu'à un fil.

LE COLONEL : J'espère que le gouvernement saura leur infliger ce qu'ils méritent, car si ces criminels finissent pas gouverner l'Espagne… je ne veux même pas penser à une telle horreur. Dieu veuille que je n'aie pas à voir ça, qu'aucun de nous n'ait à le voir.

Le CAPITAINE ne dit rien. Un bref silence.

LE CAPITAINE : On sait que le général Queipo de Llano déposera contre vous.

LE COLONEL : Quand il cherchait à recruter des partisans, deux fois j'ai décliné son offre. Je le connais bien, tu le sais, depuis l'école militaire. Il a toujours été opportuniste, alors il n'a pas dû encaisser mon refus de rejoindre la rébellion. Ce prétentieux pensait qu'à Séville nous allions tous baisser notre culotte à son commandement. Il se trompait complètement !

LE CAPITAINE : Avec tout le respect que je vous dois, mon colonel, je comprends fort bien ce que vous me dîtes, je vous ai écouté attentivement et j'essaie de vous éviter l'exécution, mais je n'arrive toujours pas à comprendre pourquoi vous n'avez pas soutenu le soulèvement. Vous êtes pourtant un homme de bien, et vous l'avez d'ailleurs toujours été. Oui, un homme de bien et une personne d'ordre. Vous ne voyez donc pas dans quel état se trouve l'Espagne ?

LE COLONEL : Et, dans quel état, mon capitaine, dans quel état se trouve l'Espagne ?

LE CAPITAINE : Sur le point de se briser en mille morceaux. Avec les Catalans et les Basques qui veulent se séparer et le gouvernement de la République qui pense plus à faire de notre pays un satellite de la Russie qu'à défendre l'intégrité nationale. Et après ? Que se passera-t-il ? Faudra-t-il renoncer aux quelques colonies qui nous restent ? Il y en a assez de ces errements. Nous avons besoin d'une Espagne forte conduite par un roi/

LE COLONEL : Ah, le roi ! Alphonse XIII l'Africain, Alphonse XIII l'exilé, le plus grand escroc qu'ait vu naître cette terre. Vraiment, vous souhaitez son retour en Espagne ?

LE CAPITAINE : L'Espagne a besoin d'un roi, d'une figure qui rassemble les Espagnols. Aussi vaut-il mieux un mauvais roi que pas de roi du tout.

LE COLONEL : Le roi ne rassemble rien, plus rien, et encore moins les Espagnols. Que peut-il bien rassembler ce parasite à part les bordels et les clubs ?

LE CAPITAINE : Tout cela relève de la personne, pas de la monarchie. Aucun homme n'est parfait, mais l'institution l'est, elle l'est sans aucun doute.

LE COLONEL : Sottises que tout ça ! Les institutions sont ce que les personnes qui les représentent en font. En outre, que je sache, les rebelles ne sont pas tous monarchistes.

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

Queipo de Llano a montré à plusieurs reprises sa loyauté envers la République… *(Il se rend compte qu'il vient de commettre une erreur.)*, même si tout le monde sait bien ce que vaut la loyauté de Queipo de Llano.

LE CAPITAINE : Sanjurjo[10] était monarchiste. C'était même le plus monarchiste.

LE COLONEL : Et voyez comment il a fini, déchiqueté dans les débris de son avion.

LE CAPITAINE : Beaucoup d'autres parmi nous le sont.

LE COLONEL : C'est votre problème, capitaine, mais, vous verrez, l'histoire me donnera raison. Rendre son pouvoir au roi ! Qui peut croire à ce mensonge ? Franco, Mola…, Cabanellas[11] … en voilà qui préfèrent mourir plutôt que d'accepter de descendre de leur trône.

De nouveau, retentit la lugubre décharge du peloton d'exécution.

Un bref silence.

Premier et unique coup de grâce.

Le silence s'étend.

LE CAPITAINE : Vous devrez mentir lors du procès.

LE COLONEL : Je sais.

LE CAPITAINE : Vous devrez dire que cet après-midi-là, quand vous vous êtes dirigé en voiture vers le centre de Séville, vous alliez à l'État-Major pour vous mettre aux ordres du général Queipo de Llano.

LE COLONEL : J'allais vers le siège du Gouvernement Civil pour lutter aux côtés du Gouverneur Varela Rendueles[12] et des forces de la Cavalerie que j'avais moi-même envoyées quelques heures plus tôt. La foule nous a empêchés d'avancer, elle fuyait le centre, effrayée. Nous avons essayé de passer par l'Avenue de la Liberté…, impossible. Par le Paseo de Colón…, pas moyen. On entendait des coups de feu en provenance du centre.

LE CAPITAINE : Je le répète : vous direz que votre intention était de vous en remettre aux ordres de Queipo de Llano.

LE COLONEL : J'étais convaincu que nous réussirions à résister, que les rebelles ne s'en sortiraient pas.

[10] José Sanjurjo (Pampelune 1872-Estoril (Portugal) 1936). D'abord rallié à la II République en 1931, puis en désaccord avec la réforme de l'Armée, il prépare en 1932 un coup d'état militaire (*pronunciamiento*) qui échoue. Emprisonné, puis libéré en 1934, il s'exile au Portugal. Les généraux insurgés lui confient le commandement des opérations du coup d'état, mais trois jours plus tard, le 20 juillet 1936, il meurt dans un accident d'avion.

[11] Miguel Cabanellas (Carthagène 1872-Malaga 1938) est l'un des généraux insurgés aux côtés de Franco, Mola, Sansurjo, Queipo de llano.

[12] José María Varela Rendueles (Madrid 1904-La Coruña 1986). Le coup d'état le surprend alors qu'il vient d'être nommé gouverneur de Séville, le 24 mai 1936. Après avoir résisté aux assauts des nationalistes, il se rend à Queipo de Llano. Condamné à mort, la peine fut commuée en trente ans de prison. Voir ses mémoires : *Rebelión en Sevilla : memorias de su gobernador rebelde*, Séville, Servicio de Publicaciones del Ayuntamiento, 1982.

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

LE CAPITAINE : Colonel, si vous ne faites pas ce que je dis, on vous fusillera.

LE COLONEL : Je le ferai, je le ferai. Je dirai tout ce qu'il faudra. La terreur que vous répandez depuis ce jour-là a fait que les mots n'ont plus de valeur en Espagne. Ne vous inquiétez pas, capitaine, je mentirai au procès. C'est logique : un procès en carton-pâte organisé par un gouvernement de carnaval constitué d'assassins et de traîtres. Mentir est la chose la plus digne que je puisse faire.

LE CAPITAINE : Colonel…

LE COLONEL : Partez, Capitaine. Je n'ai plus de temps à vous accorder.

Les deux hommes face à face, à quelques pas l'un de l'autre.

LE CAPITAINE : Père…

Le COLONEL lui tourne le dos.

LE COLONEL : Partez.

Le CAPITAINE se montre un instant contrarié, puis il retrouve son sang-froid, prend sa serviette et se dirige vers la sortie. Il s'arrête juste avant de quitter la cellule.

LE CAPITAINE : Colonel.

Le COLONEL ne réagit pas. Le CAPITAINE sort.
Après un lourd silence, le COLONEL se retourne, il est décomposé. Il reste quelques secondes sans rien dire. Il se détend.
Lumière fulgurante dans les ténèbres.

LE COLONEL : Le 18 septembre, à 6 heures 30 du matin, on est venu me chercher. Je le savais, on m'avait fait connaître la sentence quelques heures auparavant, j'étais préparé. Tu étais alors à Burgos[13], Juan, en quête d'une grâce en ma faveur qui ne serait jamais accordée. J'aurais aimé t'embrasser ce jour-là, te faire mes adieux. Malgré nos désaccords et notre vision du monde divergente, c'est le même sang qui coule dans nos veines, tu es la chair de ma chair. D'une certaine manière, c'est mieux ainsi, la façon dont cette histoire a pris fin t'évitera de te sentir coupable dans les mauvais moments. Tu t'es battu jusqu'au bout pour me sauver et, ça, jamais personne ne pourra te le retirer. Tu es un bon fils, Juan, je regrette de ne pas avoir été à la hauteur comme père ; et je te le dis maintenant, quand tu ne peux pas m'entendre, et que te voilà, la conscience tranquille, protégé par ces si féroces idéaux qui t'éloignent de la réalité ; je t'ai déçu parce qu'au lieu de rester fidèle à la patrie, tu as décidé de

[13] C'est à Burgos que se fixa le gouvernement du camp nationaliste et où le général Francisco Franco Bahamonte, le Généralissime (le *caudillo)* (El Ferrol 1892-Madrid 1975), fut désigné chef d'État.

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

te vendre à ceux qui, de façon illégitime et en usant de la terreur, ont réussi à faire que ce mot de « patrie » brûle les lèvres des Espagnols.

Le 18 septembre, à 6 heures 30 du matin, on est venu me chercher. Peu après, on m'a fait monter dans un camion avec d'autres hommes que je ne connaissais pas. L'un d'entre eux, assommé par la fièvre, laissait échapper de temps en temps un juron en italien. Queipo avait perdu patience, je suppose, ou, peut-être, le pauvre type n'appartenait à aucune grande famille comme on le pensait. Nous étions là, les treize, des hommes d'âges et de métiers différents, nés dans des endroits différents, sur le point de commencer ensemble le voyage sans retour. De tels moments te font mieux comprendre l'être humain, Juan ; que tu regardes les victimes ou bien les bourreaux. Tu te souviens ? Tu te souviens de ce que t'avait appris le curé ? Que l'homme a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Mensonge que tout ça, Juan… Ou alors, c'est que ce Dieu auquel tout le monde croit n'est qu'une bête cruelle s'amusant à cracher sur les humains. Je préfère la première solution, penser que c'est nous les bêtes nuisibles, car c'est ce que j'ai vu, mon fils, c'est ce que j'ai vu.

Ils nous ont emmenés à la Macarena et nous ont alignés le long de la muraille. Je te l'ai déjà dit, Juan, dans ce pays n'importe quel mur sert à fusiller des patriotes, alors une muraille, c'est encore mieux. L'Italien était à ma droite, je l'ai entendu prier en sanglotant : « *Padre nostro, che sei nei cieli, sia santificato il tuo nome…* ». À ma gauche, un ouvrier. Lui, ne priait pas, les dents serrées, il maudissait en silence.

Une idée m'a traversé l'esprit : « Tout ceci est absurde ». Et ça l'était. Pas seulement les exécutions, la guerre aussi, la guerre surtout. Comment en sommes-nous arrivés là ? L'Espagne est un pays civilisé… Ou bien, non, il ne l'est pas ? Bien sûr que non. Non, Juan, il ne l'est pas ; les pays civilisés règlent leurs désaccords par le dialogue, pas à coups de gourdin[14].

Éclairé, à quelques mètres de lui, le COMMANDANT.

LE COMMANDANT : « Chargez ! »

LE COLONEL : « … *Come in cielo così in terra. Dacci oggi il nostro pane quotidiano…* ». Malédictions, les dents serrées. Mon cœur bat très fort dans ma poitrine.

LE COMMANDANT : « Présent…

Le COMMANDANT remarque le COLONEL.

Halte ! »

LE COLONEL : Le commandant à la tête du peloton arrête l'exécution. Il s'approche de moi, me prend par le bras, m'écarte du reste des condamnés. « Excusez-moi, mon colonel – me dit-il –. Je ne peux admettre que vous soyez fusillé avec les autres ». Un rayon de lumière ? On a signé ma grâce à Burgos ? Juanito, tu y es arrivé ?

[14] Allusion à l'une des *Peintures noires* (1818-1823) de Francisco de Goya : *Duelo a garrotazos* (Duel au gourdin).

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

LE COMMANDANT : « Présentez ».

LE COLONEL : Et les autres hommes, quoi ? Que va-t-il leur arriver ? Le ciel ne va pas intervenir en leur faveur ?

LE COMMANDANT : « Feu ! »

LE COLONEL : Et les autres hommes, rien. Douze corps tombés au sol. Le commandant s'approche et tire trois coups de grâce. Il revient à côté de moi. « Mon colonel – me dit-il –, à vous ». Et alors je comprends, pendant que le commandant m'accompagne jusqu'au mur d'exécution, je comprends, il n'y a pas eu de grâce, il n'y a eu aucun miracle. Je suis condamné comme ces autres hommes et comme le pays tout entier le sera, maintenant je le sais, dès qu'il perdra la guerre.

LE COMMANDANT : « Chargez ! »

LE COLONEL : Il n'y a pas de salut pour moi, comme il n'y en aura pas pour l'Espagne. La seule chose qui me console, c'est que ces faux patriotes, qui aujourd'hui anéantissent leurs frères, tôt ou tard, mourront en enfer, toujours en vie ou une fois morts, mais que tout le monde le sache, il n'y a pas de doute, ils mourront en enfer, il ne peut en être qu'ainsi, sinon c'est qu'il n'y a pas de Dieu qui gouverne l'Univers… Mais y en a-t-il vraiment un ?

Le COLONEL commence à chantonner, tout doucement, L'Internationale *en italien.*

LE COMMANDANT : « Présentez ! »

LE COLONEL : Vive l'Espagne !

LE COMMANDANT : « Feu ! »

Il fait soudain noir, comme si la noirceau d'une bombe venait d'exploser au milieu de la scène.

Un silence dur, chargé de douleurs lourdes dont l'ombre aiguisée se répand sur cette terre et de blessures jamais cicatrisées qui ont fait de nous, les Espagnols, ce que nous sommes.

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918